

revint et grande alors fut ma joie... mais elle ne dura guère. J'avais donné à la France un homme fort, bien portant, vigoureux, plein d'énergie, et la Prusse me rendit un cadavre vivant. Jacques était usé jusqu'à la moelle par la fatigue, le froid, les privations, et, deux mois après son retour, il s'éteignait comme une lampe qui n'a plus d'huile...

Tous pleuraient. C'était la première fois que M^{me} Marther parlait de ses malheurs : son accent si simple et si douloureux eût touché les cœurs les plus durs. Bientôt elle reprit d'une voix plus ferme :

— Allons, ce n'est pas pour vous dire tout cela que j'ai pris la parole, mais pour vous raconter l'histoire de ma pendule. Pardonnez-moi, dans de pareils événements tout se tient et l'on ne peut toucher à un sujet sans en rencontrer un autre qui s'y rattache. Je reviens.

A l'approche de l'ennemi, chacun s'était empressé de cacher ce qu'il avait de plus précieux. Les uns avaient enfoui leur meilleur vin, les autres leur argent, leurs bijoux. Un soir, Jacques et moi avions descendu notre pendule et son support ; puis la portant avec précaution dans l'étroit escalier qui conduisait à nos chambres, nous l'avions posée à plat, tout en haut, au fond d'un placard, et dissimulée aussi bien que possible derrière du linge sans valeur. Au milieu des chagrins de toute nature que me causait l'invasion, je ressentais une crainte extrême et enfantine de me voir enlever cette vieille pendule ; j'aurais donné tous mes objets mobiliers, tous mes effets pour la conserver ; pour tout dire, j'y tenais plus que de raison. Les Prussiens se succédèrent, Jacques partit, sans qu'en eût ni découvert ni même soupçonné la présence du précieux objet ; je cessai de m'en préoccuper.

Un seul être dans le village avait, non seulement pris